

U. S. A.

Orientation actuelle de la pédagogie américaine

par

R. UEBERSCHLAG

Il y a quelques décades encore, toute idée qui nous venait d'Amérique paraissait absurde, exagérée, en tout cas inapplicable dans la vieille Europe. Pourtant un observateur de bonne foi doit admettre que la plupart des réactions américaines ne sont pas liées à l'homme américain, mais à l'homme de la civilisation industrielle, sans limitation de frontières. Si les machines à enseigner valent deux cents dollars et non un dollar comme la boîte Freinet, c'est que cette dépense est considérée là-bas comme normale et que la machine et son mécanisme, fût-il électronique, sont d'un modèle courant. Pour juger honnêtement les Américains, il faudrait examiner des enfants de grande ville en Europe, entourés de machines en permanence et beaucoup plus à l'aise avec elles qu'avec des êtres humains. Un des paradoxes de notre époque est sans doute que la familiarité avec les créations industrielles, l'attachement subjectif aux machines correspond à une fatigue et même une répulsion à l'égard du milieu humain. On supporte la télévision mais non une conversation, on s'attache à un objet mécanique mais on se lasse de l'entourage.

1. *Mort du Maître Jacques en pédagogie* (All-round teacher).

La caractéristique essentielle de la pédagogie américaine de cette époque est la disparition du dernier artisan du monde professionnel anglo-saxon : l'instituteur. L'idée de spécialisation, de répartition des tâches est maintenant si profondément installée dans les esprits qu'un homme qui aurait l'ambition de cumuler plusieurs activités y est considéré comme un « bricoleur » à moins d'être un génie.

2. *L'analyse du poste de travail*

On s'est préoccupé en effet d'appliquer à l'enseignement les méthodes d'analyse



(Photo Ouest-France) *Quelques délégués étrangers de la FIMEM au congrès de Brest*

employées dans l'organisation industrielle. Des chronomètres ont noté impassiblement le temps mis par quelques milliers de maîtres à préparer leur classe, à corriger les devoirs, à faire des listes, à encaisser les frais de cantine, etc... Cette analyse du poste de travail, onéreuse comme on le suppose puisqu'elle engage des dépenses de psychologues et de techniciens, a été jugée rentable. En effet, les Etats-Unis, comme tous les pays du monde, souffrent d'un déficit croissant en pédagogues. L'idée est donc venue de dissocier dans les tâches de l'instituteur ce qui est l'essentiel, de ce qui est accessoire et qui pourrait être pris en charge par un personnel moins qualifié. La fondation Ford a subventionné cette importante investigation

baptisée du terme : utilisation du personnel de direction (Staff Utilisation Studies).

De cette analyse il résulte que le travail de l'instituteur est à la fois pédagogique et administratif et s'exerce sur trois plans :

- a) La préparation et la prévision qui va du plan annuel au journal complété par des fiches.
- b) L'exécution, c'est-à-dire la conduite de la classe.
- c) Le contrôle des résultats.

Or, nos collègues américains en ont déduit que cette double activité des trois secteurs correspondait à des qualifications très différentes. Il faut laisser au maître essentiellement la partie de création : le contenu de l'enseignement,

le contact avec les élèves pour l'adapter. Pour les autres tâches, on a pensé à un corps d'assistants (teacher-aids). Ainsi la correction des devoirs que de nombreux maîtres trouvent pénible pourrait être exécutée par un service spécialisé. On a fait à ce sujet des expériences surprenantes. Des paquets de rédaction ont été confiés à des mères de famille, sans formation universitaire, et il s'est trouvé que leur notation après certaines explications données par le professeur, était plus équilibrée que celle du professeur lui-même. Ces correcteurs anonymes n'avaient pas de préjugés contre les élèves, ne les connaissant pas.

3. *Vers de nouvelles structures*

On est donc en train d'abandonner de plus en plus ce qui a été considéré comme un tabou : l'unité scolaire, la classe. Les élèves au cours de la journée se répartissent en groupes selon le schéma suivant :

a) les conférences, les cours, les projections sont donnés à une centaine d'élèves dans un amphithéâtre. Un professeur n'accepterait pas de répéter quatre fois la même leçon à quatre sections parallèles, comme cela se fait chez nous. Ce que l'on a traduit par la formule frappante : « Mieux vaut être à quinze mètres d'un professeur intelligent qu'à un mètre d'un professeur incapable ».

b) les groupes de travail rassemblent dix à quinze élèves sous la direction d'un maître ou d'un assistant selon l'importance du travail et la subtilité des conseils à donner.

c) le travail individualisé se fait de plus en plus sur les machines à enseigner : une salle reçoit de soixante à cent élèves. C'est une salle spécialisée, dans l'enseignement des sciences, des langues, des mathématiques. L'as-

sistant est un technicien qui surveille le fonctionnement des machines et distribue les programmes. Cette nouvelle structure entraîne sans doute des modifications dans la construction des immeubles scolaires. Il ne peut être question de se contenter de salles livrées vides selon des trames uniformes.

4. *Disparition de la pédagogie romantique*

Cette façon de concevoir l'éducation heurte profondément nos convictions. C'est la fin de la pédagogie romantique, le maître n'est plus le poète de l'éducation isolé dans un village, en contact permanent avec le même groupe d'enfants. Il appartient à une équipe d'éducateurs et fait figure avant tout d'organisateur. Son activité dans l'établissement se limite à une quinzaine d'heures, le reste étant consacré aux lectures et aux préparations. Autour de lui gravitent des assistants, des documentalistes, des secrétaires, des psychologues, etc. De leur côté, les élèves sont introduits dans un univers instable, les obligeant à une constante réadaptation psychologique. Leurs réactions prennent inévitablement allure de réflexes et préfigurent déjà leurs comportements professionnels. Nous entrons dans un monde qui réclame une attention divisée, des décisions rapides, des contacts multiples et une résistance peu commune à l'agression de multiples impressions et informations. Comparée à lui, notre façon d'enseigner passera plus tard pour celle de la « Belle Époque ».

Ne dramatisons pas pourtant, les enfants américains ne se sentent pas malheureux, ils se sentent simplement différents. Ils sont les produits d'un milieu nouveau qui a ses enthousiasmes et ses inquiétudes comme chaque époque.

R. UEBERSCHLAG